marchait devant nous, et attendit dans le couloir, où je vins lui apprendre que, grâce à nos soins, elle avait repris connaissance.

Je retournai vers le docteur, chargée par lady Glyde de lui dire qu'elle insistait pour l'entretenir immédiatement. Il se rendit aussitôt près de milady, afin de calmer son agitation et de lui apprendre que, sous peu d'heures, un nouveau médecin allait arriver.

Ces heures ne passèrent pas vite. Sir Percival et le comte, restés ensemble au rez-de-chaussée, envoyaient de temps en temps chercher des nouvelles. A la fin, entre cinq et six, à notre grand soulagement, le médecin arriva.

Il était plus jeune que M. Dawson ; très-sérieux et très-décidé. Je ne puis dire ce qu'il pensa du traitement qu'on avait suivi ; mais je fus frappée de ce fait curieux, qu'il nous adressait, à moi et à mistress Rubelle, bien plus de questions qu'à son confrère ; et que, tout en examinant la malade de M. Dawson, il semblait écouter avec assez peu d'intérêt ce que M. Dawson croyait bon de lui dire.

D'après les observations que je fis alors, le soupçon me vint que le comte ne s'était pas trompé une seule fois au sujet de la maladie ; et je fus naturellement confirmée dans cette manière de voir, quand, après quelque délai, M. Dawson posa l'importante question que le médecin de Londres était appelé à résoudre.

— Quel jugement portez-vous sur cette fièvre ? lui demanda-t-il.

— Typhus, répondit son confrère. Fièvre typhoïde, à n'en pas douter . . .

Cette tranquille étrangère, mistress Rubelle, joignit devant elle, à ces mots, ses mains maigres et brunes, tout en me jetant un sourire significatif. Le comte lui-même n'aurait pu avoir l'air plus satisfait si, admis dans la chambre, il avait ainsi entendu confirmer son jugement.

Quand il nous eut donné quelques utiles instructions sur le traitement journa-

lier, et nous annonçant qu'il reviendrait dans un délai de cinq jours, le médecin se retira pour consulter en particulier avec M. Dawson. Il ne voulait pas se prononcer sur les chances de rétablissement que pouvait avoir miss Halcombe ; il déclarait impossible, à cette période de la maladie, de se faire une opinion certaine, soit dans un sens, soit dans l'autre.

Ces cinq jours se passèrent dans de vives inquiétudes.

Chacune à notre tour, la comtesse et moi, nous relevions mistress Rubelle, l'état de miss Halcombe empirant toujours et réclamant tous nos soins, toute notre assiduité. Ce fut un temps de terribles épreuves.

Lady Glyde (soutenue à ce que disait M. Dawson, par l'effet même de l'anxiété permanente que lui causait l'état de sa sœur) lady Glyde s'était ranimée d'une façon extraordinaire ; elle montrait une fermeté, une force de résolution que je neme serais jamais avisée de lui supposer. Elle insista pour venir deux ou trois fois par jour s'assurer, par ses yeux mêmes, de l'état de miss Halcombe, promettant d'ailleurs de ne pas trop se rapprocher du lit, si le docteur, en ceci, voulait bien accéder à ses vœux. M. Dawson, bien à contre-cœur, fit la concession qui lui était demandée.

Le cinquième jour, nous vîmes revenir le médecin, qui nous donna un peu d'espérance. Il déclara que le dixième jour, à compter de la première apparition du typhus, déciderait du résultat de la maladie, et il fixa d'avance sa troisième visite à cette date. Le nouvel intervalle passa comme l'autre, si ce n'est que le comte fit encore un voyage à Londres ; parti dès le matin, et revenu le soir même.

Le dixième jour, il plut à la Providence miséricordieuse d'épargner à la famille tout surcroît d'alarmes et d'anxiétés. Le médecin nous donna l'assurance positive que miss Halcombe était hors de danger.

Maintenant, elle n'a plus besoin des médecins . . . Tout ce qu'il lui faut, c'est d'être gardée et surveillée avec soin, quelque temps encore, et je vois que cela ne lui manquera pas.

Telles furent ses propres paroles.

L'effet de ces bonnes nouvelles sur la pauvre lady Glyde, se trouva, je le vis avec peine, au dessus de ses forces. Elle n'était pas en état de supporter une si violente réaction ; et au bout d'un ou deux jours, elle fut envahie par un accablement, une langueur qui la réduisirent à garder la chambre. Le repos du corps, la tranquillité d'esprit, plus tard le changement d'air, voilà ce que M. Dawson trouva de mieux à lui conseiller.

Il fut heureux que cette souffrance ne s'aggravât point, car le lendemain même du jour où lady Glyde se fut enfermée chez elle, un nouveau désaccord se manifesta entre le comte et le docteur ; leur dispute, cette fois, prit de telles proportions que M. Dawson quitta le château.

Nous demeurions, désormais, privées de toute assistance médicale. Bien qu'il ne fût pas rigoureusement nécessaire de mander un autre docteur, — puisque, selon le médecin de Londres, miss Halcombe n'avait besoin que de surveillance et de soins, — j'aurais néanmoins demandé si l'on m'eût fait l'honneur de me consulter là-dessus, l'assistance de quelqu'autre homme du métier, ne fût-ce que pour observer les formes.

Sir Percival n'envisagea pas ainsi la question. Il dit qu'on aurait toujours le temps de mander un autre médecin, si miss Halcombe donnait le moindre signe d'une rechute. Nous pouvions, en attendant, recourir aux conseils du comte pour toutes les difficultés de détail ; et il ne fallait pas, sans nécessité, imposer à notre malade, dans son état actuel de faiblesse et d'ébranlement nerveux, la présence d'une personne étrangère.

Il y avait, sans nul doute, dans ces considérations, beaucoup de choses rai-

sonnables ; et pourtant elles me laissèrent un peu d'inquiétude. Je n'étais pas non plus sans scrupule, au dedans de moi, sur la convenance de laisser ignorer à lady Glyde, ainsi que nous le faisons, la retraite du docteur. C'était là, je l'admets, une déception charitable, — car elle n'était pas en état de supporter de nouveaux tourments.

* * *

Une autre circonstance, également embarrassante, qui se produisit le même jour et me prit tout à fait au dépourvu, ajouta beaucoup à l'état de malaise sous lequel se débattait mon esprit.

Sir Percival me fit dire d'aller le trouver dans la bibliothèque. Le comte, qui était avec lui au moment où j'entrai, se leva immédiatement et nous laissa tête à tête. Sir Percival m'engagea poliment à prendre un siège ; puis, à ma grande surprise, il m'adressa l'allocation suivante :

— Je désire, mistress Michelson, vous entretenir d'une décision que j'ai prise depuis quelque temps déjà, et dont je vous aurais informée sans les maladies et le bouleversement qui sont venus fondre sur nous. Pour parler clairement, j'ai lieu de vouloir rompre sans retard, l'établissement que j'ai ici, — vous laissant, du reste, comme à l'ordinaire, la direction des soins domestiques. Dès que lady Glyde et miss Halcombe pourront voyager, il leur est prescrit à toutes deux de changer d'air.

Avant le départ de ces dames, mes amis, le comte et la comtesse Fosco, nous auront quittés pour aller s'établir dans les environs de Londres. Or, j'ai mes raisons pour ne pas ouvrir ma demeure à de nouveaux hôtes, en vue d'économiser le plus possible. Je n'entends vous blâmer en rien ; mais ma dépense ici est beaucoup trop lourde.

Bref, je compte vendre les chevaux et me débarrasser en même temps de tous les domestiques. Vous savez que je ne